



Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

44 | 2009
Varia

Les « deux années 1918 »

Combattre malgré la défaite ou combattre pour la victoire

Galit Haddad



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3528>

DOI : 10.4000/ccrh.3528

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 59-73

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Galit Haddad, « Les « deux années 1918 » », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 44 | 2009, mis en ligne le 25 novembre 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3528> ; DOI : 10.4000/ccrh.3528

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les « deux années 1918 »

Combattre malgré la défaite ou combattre pour la victoire

Galit Haddad

1^{er} janvier 1918 ! [...] Quoi cette année ?? - Mais la fin de cette maudite guerre ! [...]. Cette année qui commence s'écoulera-t-elle donc comme les trois précédentes ? tueuse d'hommes, faiseuse de veuves et d'orphelins ?

- 1 Telles sont les questions posées dans un tract anarchiste anonyme, daté du 1^{er} janvier 1918 et intitulé « 1918 ! ??? »¹. Bien que celui-ci ne soit qu'un document isolé, il fournit une entrée en matière adéquate pour traiter de la spécificité de la dernière année du conflit, tant il résume dramatiquement, à travers ses interrogations, à la fois le sentiment des combattants oscillant entre la volonté d'en finir et la crainte de voir l'horreur se prolonger. La question qui se pose avec une acuité toute particulière au seuil de 1918 est en effet celle-ci : « jusqu'à quand ? ». Le même scénario de massacre va-t-il se répéter tout au long de l'année et même au-delà ?
- 2 Comparée aux années précédentes, l'année 1918 ne constitue pas une séquence de combat cohérente ; en outre, ce n'est pas vers un *seul* lieu que se tourne l'attention, comme lors des batailles de Verdun et la Somme, mais vers plusieurs fronts où les combats se déroulent bien souvent simultanément².
- 3 Deux grandes conjonctures militaires, nettement opposées l'une de l'autre, caractérisant l'année 1918 : la première s'étend des 21-26 mars à la grande contre-offensive française du 18 juillet 1918 : les combats se déroulent dans la perspective d'une quasi défaite pour les Alliés. La deuxième conjoncture court du 18 juillet 1918 à l'armistice du 11 novembre 1918 : les combats s'inscrivent alors dans la perspective d'une victoire qui se profile à l'horizon.
- 4 Notre objectif consiste à nous demander de quelle manière chacune des deux séquences, avec leurs séquelles, se sont inscrites dans le discours combattant. En d'autres termes, comment la situation sur le champ de bataille a *façonné* l'opinion combattante sur les objectifs de la guerre, les sacrifices à faire, ou la représentation de l'ennemi. Ainsi, l'étude

de ces deux phases de la dernière année du conflit nous permet-elle de discerner les circonstances constituant un terrain propice à la naissance d'une protestation combattante. De même que, les motifs qui conduisent à son absence, tout en renforçant le moral et le consentement des soldats à continuer de faire leur « devoir ».

- 5 Ces questions seront étudiées grâce aux rapports des commissions du contrôle postal de l'armée de terre. Ceux de 1918 ont été très peu exploités par les historiens de la Grande Guerre³, qui se sont plutôt intéressés à l'année 1916 et aux crises de 1917. Dans leur richesse, ces documents nous offrent une occasion unique de cerner l'état d'esprit d'une armée en situation indécise, d'abord confrontée à l'éventualité de la défaite, puis à celle d'une prochaine victoire.

La protestation face au souffle de la défaite : 21 mars et le 18 juillet

Lorsque l'armée perd confiance...

- 6 La reprise de la guerre de mouvement inaugura une série d'échecs cuisants pour les armées française et britannique (Picardie, Flandre, Chemins des Dames, Metz et Champagne), mettant fin à l'impasse militaire de 1917. La « lenteur » de la guerre de positions n'est alors plus qu'un souvenir : les événements se déroulent très vite, et les Alliés se trouvent confrontés à l'éventualité d'une défaite face aux Allemands, alors à deux doigts de gagner la guerre.
- 7 C'est ainsi qu'après l'hiver, les lettres des soldats révèlent une troupe en train de perdre confiance dans ses propres capacités. Pour la première fois depuis le début des hostilités, les combattants estiment que l'armée se trouve « face à la défaite ». Ce découragement s'est manifesté avant même la bataille de Picardie (21 mars 1918) : en effet, il s'installe avant l'offensive, dans la phase d'« attente » qui la précéda. La crainte du combat à venir et le pessimisme quant à son issue, n'est pas rare dans la correspondance combattante.
- 8 La peur hante les esprits : « on n'est pas préparé », ou bien « on n'a pas les mêmes moyens » que l'ennemi, tel est le sentiment dominant. La lettre qui suit n'est jamais arrivée à son destinataire, comme nous l'apprend la remarque « Rebut » figurant en haut de la citation ; celle-ci communique à l'arrière un désarroi profond et le sentiment d'un manque d'organisation de l'armée française, tout en postulant que la victoire est désormais hors de portée :

Quel cauchemar que cette malheureuse guerre qui durera encore combien de temps, personne ne pourrait le dire, je me demande ou nous allons, la victoire pour nous n'est plus possible cela ne fait plus aucune doute, pourquoi croire le contraire ; dans cette guerre notre pauvre France n'a eu que des déboires de toutes façons, trahison même par ceux qui nous gouvernaient, ces bandits seront-ils punis, quelques uns peut-être. Cependant ces pauvres soldats des tranchées ont-ils fait leur devoir, quelles souffrances ont-ils endurées, jamais l'on ne pourra assez le dire⁴.

- 9 Nombreuses, les lettres estampillées « pessimistes » et « défaitistes » jugent que l'ennemi est mieux préparé à la prochaine offensive et mieux équipé que ne le sont les Français :

C'est horrible [...] il y a une grande activité d'aviation de la part des Boches et ils ont la supériorité marquée sur la nôtre, [...] il y a au moins 10 avions ennemis qui franchissent les nôtres et pas une de nos saucisses ne peut monter en l'air qui nous observent de partout, c'est tout de même malheureux qu'au bout de 4 ans de guerre, voir réduire notre aviation à un tel point d'infériorité de celle de l'adversaire⁵.

- 10 Les « déboires » imaginés par les soldats se concrétisent en mars lors des lourds échecs subis par les Britanniques. De nombreux combattants pensent que « les Anglais ont du mal à se tenir »⁶ ; « Ils [les Boches] sont entrain de passer une purge aux Anglais »⁷. L'offensive des Allemands suscite chez les soldats français des craintes nettement perceptibles, beaucoup estimant que le prochain combat peut se révéler la *dernière* bataille de la guerre:

Déjà les Allemands font tonner le canon avec rage sur Cambrai et sur Ypres ; peut-être bientôt ce sera à notre tour. Cela va sans dire, mais si parfois il faut repasser dans la fournaise c'est la dernière de toute. Car c'est la vie ou la mort, plutôt la défaite que la victoire et cela sûrement ne sera pas long [...]⁸.

- 11 Lorsqu'un doute trop fort s'insinue sur la possibilité d'un succès dans les opérations militaires, alors la motivation combattante s'en ressent immédiatement : tel fut le cas en 1918. Pour autant, au printemps 1917 déjà, après l'échec de l'offensive Nivelle et la déception qui s'ensuivit, le sentiment d'être dans une impasse, les doutes quant à l'issue de la guerre n'avaient pas débouché, dans l'esprit des combattants, sur l'idée d'une défaite totale. On se demandait plutôt « quand » et « par quels moyens » la guerre finirait. C'est ainsi que la notion de « victoire » n'avait jamais disparu du langage des soldats. En outre, celle-ci restait « un acte de foi », et les « revers militaires les plus graves ne pouvaient tout au plus qu'en éloigner le terme, sans la remettre fondamentalement en cause »⁹. C'est là un point très important pour tenter de cerner exactement la psychologie des troupes françaises : avant 1918, le scénario d'une défaite cuisante infligée à « nos forces » n'avait pas pris forme dans le discours combattant.
- 12 Mais avec la reprise de la guerre de mouvement, le mot « victoire » renvoie désormais à celle de l'adversaire (« ce n'est pas nous qui aurons la victoire », mais l'ennemi). Au fur et à mesure que les échecs s'accumulent, la confiance des soldats français est de plus en plus ébranlée ; en avril-mai notamment, de nombreux combattants écrivent qu'« il ne reste plus rien à faire ».
- 13 L'éventualité de la défaite fonctionne parfois comme un *raisonnement en soi* dans le discours combattant : la possibilité de remporter la victoire est dorénavant écartée, et cela justifie qu'on cesse d'accroître les pertes pour un objectif devenu, en raison de la supériorité de l'adversaire, irréalisable :
- Je ne suis pas pour obtenir la victoire coûte que coûte, puisqu'elle nous coûte déjà hélas, trop cher, mais je suis pour la fin de cette boucherie, car tous les jours pendant qu'à l'intérieur les gros s'amuse, ici les pauvres soldats tombent, aussi tu peux croire que les cimetières s'agrandissent¹⁰.
- 14 Certains soldats préfèrent ainsi « renoncer » à une victoire glorieuse, et envisager un compromis, comme l'explique ce scripteur à ses parents :
- C'est malheureux de constater que nos gouvernants sont insensibles à toutes ces atrocités qu'ils veulent

continuer la guerre et qu'ils ne veulent même pas rentrer en pourparlers avec les Empires Centraux cependant je vois qu'au bout de 4 années de guerre un ministre anglais déclare qu'ils ne rentreront pas en pourparlers avant que les Allemands se déclarent vaincus mais qui est-ce les vainqueurs en ce moment ce sont eux les Allemands et alors pourquoi pas rentrer en pourparlers avec pour voir si l'on ne pourrait pas s'entendre pour faire finir ce fléau qui ravage le monde entier est-ce que le monceau de cadavres n'est pas assez grand et pourquoi on se bat, pour rien [...].

Si c'est pour une question d'honneur que l'on continue ils feraient mieux de faire une paix déshonorante comme ils le disent et s'épargner des milliards et surtout des milliers d'hommes, lesquels ne se remplaceront jamais [...]¹¹.

- 15 Dans certaines lettres, dont on doit préciser toutefois qu'elles sont rarissimes, les scripteurs franchissent le pas et n'hésitent pas à utiliser la conjoncture guerrière dramatique pour suggérer que, *grâce* à la défaite prochaine, la guerre sera bientôt finie :

On monte en ligne, je suis dégoûté de tout de voir des choses pareilles, vivement que les boches nous passent la tournée, je crois bien qu'elle ne sera pas difficile tout le monde en a marre de la guerre [...]¹².

- 16 Un autre soldat écrit à une amie :

Mon tour n'est pas encore arrivé de monter aux tranchées et la paix viendra peut-être avant car d'après le journal les Allemands attaquent dur sur les Anglais et s'ils perçaient le front, le jour bienheureux pour nous serait arrivé¹³.

- 17 Dans une autre lettre désignée comme de «tendance pacifiste», on lit :

Les boches ont repoussé les Anglais aussi ils sont contents, ils chantent, ils dansent en première ligne avec la musique, je voudrais qu'ils arrivent à Paris dans 8 jours, comme ça peut-être la guerre finira¹⁴.

- 18 Pour autant, ceux qui souhaitent réellement la défaite parce qu'ils voient en elle un moyen de sortir de la guerre restent marginaux, et il semble que ce soit plutôt la colère et le désespoir qui les conduisent à s'exprimer avec une telle violence. En d'autres termes, le souhait d'une défaite française serait de l'ordre de la protestation *verbale*, sans exprimer un désir véritable.

Le renvoi aux phases antérieures : la paix refusée de 1916 et le « déjà vu » de 1914

- 19 La série de revers essuyés au cours du printemps 1918, produit une particularité dans la protestation combattante : elle prend la forme d'un *bilan de guerre*. Celui-ci – et c'est là tout son intérêt – établit une comparaison avec des phases *antérieures*, en particulier deux d'entre elles, qui ressortent avec force de l'ensemble des événements du conflit et s'imposent à l'analyse de la conjoncture de 1918.
- 20 La première est située à la fin de 1916. Après les grandes batailles de cette année là, deux propositions de paix avaient été lancées : le 12 décembre, les gouvernements allemand et

autrichien avaient proposé d'entamer des négociations avec leur adversaire – opportunité que les Alliés avaient refusé ; puis, le 20 décembre 1916, le Président Wilson avait fait ses propres propositions. Bref, la fin de l'année 1916 constitue la seule phase du conflit où une mince perspective de paix avait fait naître un peu d'espoir chez les combattants.

- 21 Le rapport de force entre les deux armées ennemies eût alors permis de signer une paix « entre égaux » et non pas entre un vainqueur et un vaincu. On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir ressurgir cette séquence dans les lettres de 1918, transformée en une occasion de paix manquée par la faute des dirigeants :

Quand finira la guerre ? [...] Croyez-vous que cela n'est pas malheureux et pourtant en 1916, nous pouvions entamer des pourparlers de paix, mais non, il y avait encore trop de petits qui tenaient debout. Dans les conditions que tout marche je ne vois pas la possibilité d'une paix, jamais les gros ne voudront marcher. Ah! Les Français, ou plutôt les Capitalistes français n'ont pas voulu la fin de la guerre en 1916, qu'ils la demandent maintenant. Je crois que les Boches ne nous écouteront pas beaucoup. Pourtant en comparant la situation en 1916 et 1918 il y a une grande différence et notre avantage de 1916 est loin, et plus la guerre durera plus de malheur la France aura [...]¹⁵.

- 22 Dans cette lettre, on note le va-et-vient perpétuel entre la situation du moment et celle de l'hiver 1916, donnant lieu à une analyse poussée dans laquelle la paix n'est jamais envisagée indépendamment des rapports de force.

- 23 Un autre soldat écrit à sa mère en ces termes :

À quand la fin de tout, bientôt, faut l'espérer. En tous cas ça ne marche pas trop bien en ce moment pour nous, les Boches attaquent toujours et les Anglais ont du mal à se tenir. Que va-t-il en advenir de tout ça, rien de bon, je crois que l'on aurait mieux fait de signer la paix en 1916, on aurait eu davantage, en plus de ça c'est des hommes qui vont manquer, c'est horrible quand on y pense bien, que veux-tu avoir du courage quand tout se retourne contre nous, c'est à désespérer¹⁶.

- 24 Dans certaines lettres, plus pessimistes encore, l'analogie est établie plutôt avec le début du conflit :

Enfin tout cela c'est bien malheureux car voilà le résultat au bout de près de 4 ans de guerre. Le cri unanime vivement la fin. Plus rien à vous dire¹⁷.

- 25 Plus explicitement, une lettre saisie et désignée comme « antimilitariste », affirme :

Clemenceau et Foch doivent la trouver mauvaise ainsi que les « jusqu'aboutistes ». Oh ! les coquins, ils voulaient aller jusqu'au bout et bien, ils vont bientôt y arriver et qu'est-ce que l'on a gagné depuis quatre ans ; les voici revenus où ils étaient en 1914 ; voilà, on a deux millions d'hommes hors de combat, des villes détruites, la classe ouvrière dépeuplée et c'est tout et tout ça, pourquoi ? Demande-leur, ils ne sauront pas te répondre. Ils voulaient [...] l'Alsace-Lorraine, et

bien, attends un peu ; on va leur donner à coups de 380 dans le derrière [...]»¹⁸.

26 Une sorte de sentiment de « déjà vu » s'installe ainsi, chez les soldats : après quatre ans de combats, l'armée semble être revenue à son point de départ, sans avoir obtenu de résultats tangibles. Dès lors, les slogans militaires forgés en particulier à Verdun en 1916, comme « aller jusqu'au bout » ou encore « on les aura », se voient réfutés face aux réalités expérimentées sur le terrain. Si, en 1917, ils avaient été déjà mis en cause en raison de la frustration éprouvée par les combattants, en 1918, c'est leur signification *stratégique* qui se trouve battue en brèche : les objectifs militaires qu'expriment de tels slogans ne sont tout simplement plus réalisables.

27 Ces anciens mots d'ordre ne sont plus cités que pour souligner leur inadéquation à la situation présente : comment croire encore au « on les aura », maintenant qu'on « ne tient plus », non seulement moralement, mais encore, et c'est plus grave, militairement ? Face aux Allemands qui progressent, le cri lancée en 1916 devient absurde :

C'est étonnant cette confiance qui règne chez le civil en ce qui concerne les opérations. Les Boches continuent leur avance, enlevant deux villages en moyenne par jour et on dit toujours « on les aura », ce qu'on aura peut-être encore une fois, c'est les pieds gelés ! Quand à avoir les Boches, fini. Par leurs discours au Reichstag il est trop visible qu'ils sont sûrs d'eux [...]»¹⁹.

28 Cette nouvelle réalité amène désormais les combattants à envisager d'autres scénarios de « sortie de la guerre » :

Ils [les Boches] veulent signer la paix sur les bases de la carte de guerre, c'est-à-dire qu'ils garderont tout le terrain conquis si ça leur plaît. Puis ils veulent une formidable indemnité. Ils n'avaient encore jamais posé de pareilles conditions [...]. Leur offensive formidable est prévue pour plusieurs mois. Si au bout de ce temps ils n'obtiennent rien, le prolongement de la guerre leur serait finalement nuisible. En tout cas, cette histoire-là va nous coûter cher et comme je le prévoyais c'est un second et plus terrifiant Verdun qui s'annonce²⁰.

29 Avec la reprise de la guerre de mouvement, on repère donc le sentiment que si la fin de la guerre est proche, c'est par le biais de la défaite alliée. Ainsi, la notion abstraite de « victoire », jusqu'ici partie intégrante du discours combattant, s'efface-t-elle dans l'esprit des soldats derrière l'attente d'une sortie bien réelle du conflit, mais d'une sortie par la défaite. Un fiasco auquel on est voué, puisqu'« on ne peut plus tenir » face à l'ennemi. C'est ce dernier, pense-t-on, qui réussira à « aller jusqu'au bout » : « il nous aura »...

Le discours combattant face au souffle de la victoire : 8 août-armistice 1918

30 Les jours qui s'écoulèrent entre le 15 et le 18 juillet furent parmi les plus décisifs de l'année 1918 : ces « trois grands jours du destin »²¹ ont fait pencher la balance de la guerre en faveur des Alliés. À partir de cette date, ces derniers passent d'une stratégie *défensive* à

une stratégie *offensive*. Pourtant, la guerre ne s'est pas terminée aussitôt, ni même quelques semaines plus tard. Les armes ne seront déposées qu'après quatre mois des combats. Mais ceux-ci se déroulent désormais dans une perspective de victoire de plus en plus évidente.

- 31 Ainsi, dans la journée du 8 août, les Alliés déclenchent une opération surprise, qui constitue pour eux une glorieuse réussite. Pour les Allemands, en revanche, c'est une catastrophe totale. Les termes de Ludendorff sont éloquentes : c'est « un jour de deuil pour l'armée allemande », déclare-t-il au Reichstag.
- 32 Malgré ce cuisant revers, les Allemands poursuivent donc péniblement leur lutte. Mais les séquelles laissées par l'offensive de Mangin, les 17 et 18 août, sont plus désastreuses encore, à tel point que Ludendorff les désigne comme un « nouveau jour de deuil²². Le 29 septembre celui-ci déclare devant les militaires et les dirigeants allemands « qu'il est absolument nécessaire de conclure un armistice immédiatement »²³. Les armées allemandes reculent²⁴ et à partir du 7 novembre 1918 commencent les pourparlers à l'initiative du gouvernement allemand, lesquels se poursuivent jusqu'au 11 novembre, jour de signature de l'armistice.
- 33 Cette nouvelle donne militaire métamorphose le discours combattant. À quel pilier s'adosse-t-il désormais, alors que l'armée passe d'un contexte de défaite à celui d'une paix victorieuse et de plus en plus certaine ? Peut-on encore discerner une « protestation combattante » ? Qui reste pacifiste lorsque le « dernier quart d'heure » se transforme en « notre » victoire ?
- 34 Les remarques des rapporteurs du contrôle postal permettent de saisir sur le vif la transformation qui s'opère dans les esprits, laquelle fut relativement brusque :
- Les lettres exprimant de la lassitude ou des opinions subversives ont été rencontrées dans une proportion infime. Les succès continus de nos armées, les brillantes opérations conduites par nos alliés anglais, le puissant concours que nous apportent nos alliés américains, la maîtrise avec laquelle notre Commandement manœuvre, etc.... exaltent dans le cœur de nos soldats les vertus guerrières, la confiance et l'espoir. Espoir de voir bientôt nos armes complètement victorieuses ; notre territoire débarrassé des vandales qui le souillent, l'Allemagne abattue, obligée de nous demander la paix²⁵.
- 35 À partir de l'été 1918, les rapports du contrôle postal deviennent beaucoup plus brefs, au point de frapper parfois par leur laconisme. Les termes de « défaitisme » et de « pacifisme » y deviennent rarissimes. On le comprend : dans cette conjoncture où la devise « on les aura » se concrétise progressivement sur le champ de bataille, la protestation combattante *n'existe* tout simplement plus, si l'on excepte quelques paroles isolées fort peu représentatives.
- 36 La perspective d'une issue favorable de la guerre entraîne une *remobilisation* des esprits, laquelle donne naissance à un discours de triomphe. La « remobilisation » de l'été 1918, ainsi que la motivation renouvelée des combattants, rappellent largement l'état d'esprit de la « mobilisation » en août 1914, au point que les soldats se disent parfois prêts à affronter un cinquième hiver sous l'uniforme, dans la mesure où il s'agirait désormais d'une attente très provisoire et non plus de la poursuite de la « guerre d'usure » :

Pour abattre l'ennemi, une campagne d'hiver sera nécessaire, on envisage cette éventualité sans appréhension puisque en fin on « voit » la victoire et la paix²⁶.

- 37 Combattant désormais sur un front qui évolue en leur faveur, les soldats attachent moins d'importance à la durée de la guerre, puisque la victoire finale est désormais assurée :

Les Boches pourraient très bien se trouver en déroute avant le printemps prochain donc résultat nous allons y passer l'hiver mais quand même comme conclusion tout irait plus vite que ça n'a été jusqu'à présent, il ne faut pas malheureusement avoir d'espérance de passer cet hiver ensemble. C'est le 5^e mais nous pouvons assurer que c'est le dernier et ensuite nous pourrions dire « ouf »²⁷.

- 38 Ainsi, la victoire étant en vue, les victimes ne sont plus des hommes « massacrés » ou des « moutons » : elles redeviennent des « héros » sacrifiant leur vie pour un objectif honorable, et non plus en vain. Les combattants eux-mêmes affirment qu'après tant de sacrifices, ce n'est pas le moment d'arrêter les combats ; quant à la victoire finale, elle sera la récompense pour tant de morts tombés pour la Patrie :

Il ne serait pas digne des Français de lâcher maintenant ; après avoir consenti tant de sacrifices et puis aujourd'hui le Boche est à bout ; ils sont plus que découragés ; ils ont faim, à nous de les avoir et ce jour, je crois, luira bientôt²⁸.

- 39 On voit bien qu'après quatre années, et alors que l'armée se trouve dans l'« attente » de la victoire et que celle-ci n'est plus subordonnée à la question du « comment » mais bien du « quand », le consentement se trouve reforcé. Le « devoir » n'est plus uniquement une mission qu'« on doit accomplir » : il est tout simplement *en train* d'être accompli.

Une réévaluation des notions de « victoire » et de « paix »

- 40 La détermination à « aller jusqu'au bout » redevient ferme, en même temps que l'objectif à atteindre s'inscrit de nouveau comme à portée des armées. Lorsque la balance de la guerre penche en faveur des Alliés, les termes de « victoire » et de « paix » acquièrent un nouveau sens, repassant dans la sphère du « notre camp » :

Que penses-tu des événements de guerre qui viennent de se dérouler ? fameux hein ! C'est une belle victoire car on était loin de s'attendre à un aussi beau résultat [...]. Il ne serait pas tôt que la chance nous sourit un peu et cela est bien la récompense aux sacrifices, aux tortures qui nous ont été imposées. Cela fait du bien et le moral de tous en est bien remonté. Les Boches ont ramassé un fier bouchon et cela doit produire un fort mauvais effet en Allemagne²⁹.

- 41 La conjoncture militaire redevenant propice pour les Alliés, l'analogie s'effectue cette fois avec la victoire de la Marne, oubliée durant la guerre de position. Comme l'écrit ce soldat, « qui a connu les heures enthousiastes de 1914 ne peut mieux choisir pour les leur comparer que celles que nous vivons »³⁰. Et dans le même sens, un autre déclare :

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de la Marne, c'est de bon augure, nos affaires vont bien, notre avance se continue lentement mais sûrement, il n'y a rien comme un succès pour enthousiasmer nos troupes [...]³¹.

- 42 Cette gloire passée de la Marne renvoie également à la défaite de l'ennemi. Et dès lors, l'hostilité vouée à celui-ci et la volonté de revanche s'affirment :

Tu connais certainement les résultats de notre offensive depuis le 18 Juillet dernier. Ces résultats sont heureux et en somme depuis la Marne de 1914 c'est le premier souffle de victoire que nous avons. On pressent le commencement de la défaite chez le Boche, mais aussi quelle rage de destruction dans la retraite. À la fin de cette guerre la note à payer sera lourde de conséquences³².

- 43 Les rapporteurs eux-mêmes soulignent les implications de la commémoration de la victoire de la Marne, laquelle constitue un moment où se renforcent le patriotisme et la motivation des soldats dans une phase de la guerre où, il faut le souligner, très peu d'hommes des unités d'active ont figuré parmi les acteurs de la bataille des 5-10 septembre 1914. Depuis cette date en effet, le renouvellement des effectifs avait été considérable. Pourtant,

dans toutes les unités la victoire de la Marne a été commémorée par l'imposantes cérémonies qui ont produit une profonde impression sur nos hommes. Nous les avons reconnus là : excellents patriotes, braves cœurs, braves soldats, résolus à vaincre et déterminés à « exterminer cette race maudite qui souille notre belle France depuis plus de 4 ans » [...] ³³.

- 44 Dès lors que l'expérience du combat s'inscrit dans une perspective triomphale, le statut de l'ennemi s'en trouve immédiatement modifié : d'entité « menaçante », il devient entité « menacée » et « battue ». En fait, en ce moment où les poilus pressentent l'imminence de la victoire, l'adversaire n'est plus *égal* à « soi » : il est en position d'infériorité. La vengeance cesse alors d'être un « souhait » pour devenir un désir, comme le note un rapport du 7 au 14 septembre 1918 :

[...] Les exactions que l'ennemi commet dans sa retraite entretiennent dans le cœur de, que l'ennemi a mérités depuis 4 ans. Il n'y aura plus de pardon pour lui, la force est passée du côté du droit, nos hommes désirent s'en servir « pour venger la France des blessures qui lui ont été faites », « venger leurs frères qui ont versé leur sang pour notre Patrie, « pour la justice et pour le droit » [...] ³⁴.

- 45 Dans l'esprit des soldats, l'ennemi est même déjà vaincu, si bien que le fameux « on les aura » ne constitue plus une devise mobilisatrice : elle devient une réalité. La perspective d'avoir bientôt l'ennemi « dans nos mains » exalte l'enthousiasme des combattants, comme l'exprime ces propos : « Ces bandits de Boches, on les tient enfin ! » ³⁵. Les soldats veulent être *témoins* de son anéantissement de son écroulement final et de la destruction de son sol :

[...] L'ennemi recule partout, l'ennemi fléchit, tapons plus fort, sans répit, surtout sans pitié portons chez lui la guerre, qu'il a voulue, que son peuple a librement consentie, que les soldats du droit et de la liberté, lui infligent enfin le châtement qu'il a mérité. Tel est, à cette heure, l'état d'esprit de nos troupes ³⁶.

- 46 L'usage d'une violence vengeresse devient dès lors légitime dans cette guerre considérée à nouveau comme une « guerre juste »³⁷ ; et le sentiment que « tout est permis » à l'égard d'un tel ennemi peut s'affirmer en toute liberté :

La vengeance sera terrible, la rage a remplacé dans nos cœurs le peu de pardon que nous aurions encore eu pour les Boches. Nous raserons nous aussi les villes boches et nous ferons le double de ce que l'ennemi aura fait chez nous. Le Boche est pillard, bandit, assassin, incendiaire, un lâche adversaire que nous voulons détruire et nous le détruirons³⁸.

- 47 On peut voir ici le désir paradoxal d'imitation de la « barbarie » de l'ennemi et des atrocités commises par lui, notamment au début de la guerre. En ce sens, la revanche fait référence aux semaines initiales de guerre, ainsi ramenées au premier plan du souvenir combattant. Pour les poilus français, cette revanche est un droit légitime, sur le modèle de la loi du talion : « œil pour œil, dent pour dent ». Il s'agit d'appliquer à l'adversaire les méthodes qu'il a employées et d'entreprendre des actions dévastatrices sur le sol même de « cette race barbare ».
- 48 Dans de nombreuses lettres, un des moyens de sévir contre l'ennemi passe par l'appui des combattants américains³⁹. Le 26 juin 1918, le secteur de Verdun est placé sous la responsabilité du général américain Pershing. Le 30 août 1918, la I^{ère} armée américaine fut introduite sur le front de la II^e armée française, dont les unités passèrent sous la responsabilité du commandement américain.
- 49 Cette présence d'une *autre* armée sur le terrain entraîne une modification sociologique du milieu militaire qui marque profondément la correspondance des unités françaises. Durant cette période en effet, tous les griefs et toutes les plaintes concernant les conditions matérielles du quotidien disparaissent presque entièrement du discours combattant. Ainsi, le moral se renforce-t-il considérablement. Si le « on les aura » devient enfin réalisable, c'est aussi grâce à l'aide de ces sauveurs « envoyés par Dieu », certes, mais grâce aussi à l'efficacité de leur logistique :

Tu désires savoir si les Américains sont de bons soldats, si surtout avec leurs concours, « on les aura ». Eh bien, en vérité, oui ! Ce sont des hommes à tous les points de vue, prodigieux, par le nombre, par la force physique, morale et matérielle. Ils se sont mis carrément à la tâche : usines, chemin de fer, armée, matériel, rien ne manque et ils y vont d'un train extrêmement rapide, aussi n'est-ce pas vendre la peau de l'ours que d'affirmer que si les Boches résistent encore longtemps ils sont en fort mauvais posture avec des gaillards de cette trempe-là⁴⁰.

- 50 Pourtant, l'auteur de la lettre ci-dessus tient à préciser que l'armée française mérite de conserver sa « réputation », elle qui n'est en aucun cas inférieure à l'armée des Yankees :

Ce n'est pas à dire que l'armée française ait perdu sa valeur et son importance, c'est encore elle le pilier de la résistance et c'est elle qui tient la clef du succès⁴¹.

- 51 Les soldats français ne se présentent ne pas comme inférieurs à ceux provenant du « nouveau monde », ni comme dépendants d'eux ; ce sont ces derniers qui sont « les égaux des poilus de 1914 »⁴².

La notion d'« armistice » dans le discours combattant

- 52 L'imminence de l'armistice constitue, au cours des dernières semaines de combat, un aspect essentiel des lettres des soldats : voilà qui atteste que leurs auteurs étaient parfaitement au courant de l'échange diplomatique entre le Président Wilson et l'Allemagne en octobre 1918, comme l'illustre la lettre suivante :

Allons nous continuer la poursuite, c'est ce que l'avenir nous dira, car les événements se précipitent tellement depuis quelques jours : les Boches accepteraient toutes les conditions émises par Wilson pour l'armistice, et demandent l'établissement d'une commission mixte pour arrêter les bases de l'évacuation. Je leur répondrais « À la gare, foutez-moi le camp, et au plus vite, après on verra ». Je crois que des lueurs de paix surgiront bientôt, vivement, car tous je crois, nous la désirons. Ah ! ces bandits de Boches, on les tient enfin !⁴³.

- 53 Dans leur correspondance, les soldats français se montrent pourtant méfiants face aux propositions allemandes, bien souvent même hostiles à tout armistice avec l'Allemagne. Pendant cette phase, il faut bien comprendre que l'objectif n'est plus uniquement la victoire – celle-ci est garantie. Il s'agit de loi du talion, d'un sentiment exacerbé de revanche. Or un armistice ne signifie pas la capitulation définitive de l'adversaire sur son sol. En fait, au moment où les soldats sont certains qu'ils « auront » l'ennemi, ils se laissent gagner par le désir d'être témoins d'une humiliation plus complète de ce dernier.
- 54 De surcroît, puisque la situation permettrait enfin d'anéantir l'adversaire, les soldats soulèvent la question : pourquoi s'arrêter à ce stade alors qu'on leur a demandé durant des années d'aller « jusqu'au bout » ? Signer un accord avec l'ennemi sans le détruire sur son sol priverait les soldats du « plaisir » d'une vengeance longtemps attendue. Les soldats espèrent ainsi que l'armistice sera refusé, comme l'illustre éloquemment l'opinion suivante :

La confiance, la foi dans la victoire prochaine sont plus fortes qu'elles n'ont jamais été. L'Allemagne va être battue. Les exactions que l'ennemi commet dans sa retraite entretiennent dans le cœur de chacun des sentiments de haine et de vengeance que l'ennemi a mérité depuis 50 mois. Nous les tenons, il ne faut plus les lâcher. Leur demande d'armistice est un indice d'affaissement ; on attend impatiemment la réponse officielle du Président Wilson, mais on espère que l'armistice sera refusé à nos ennemis qui doivent se soumettre sans conditions à nos volontés⁴⁴.

- 55 Au cours de ces ultimes semaines de guerre, la supériorité sur l'ennemi qu'éprouvent les combattants français débouche également sur l'idée que l'armistice devra suivre les conditions imposées par les Alliés :
- 56 Proposition de paix de l'Allemagne

Nos ennemis demandent l'armistice en vue de négocier la paix, nous n'avions encore jamais été jusqu'à ce point. Donc espoir sans trop se réjouir, car je crois que le moment n'est pas venu encore de

discuter, à moins qu'ils acceptent toutes nos conditions, et ce règlement de compte sera bien dur à digérer pour eux [...]»⁴⁵.

57 Même une semaine avant la signature de l'armistice, cette question occupe encore l'esprit des soldats :

58 Armistice :

Les allusions à l'armistice sont nombreuses, on a appris avec joie qu'on allait peut-être causer. Va-t-on accepter ? Très nombreux sont ceux qui pensent que nous ne le devons pas, qu'il faut continuer la guerre et imposer nos conditions⁴⁶.

De l'été 1914 à l'été 1918 : la clôture d'un cycle

59 Ainsi, l'année 1918 ne peut-elle pas être perçue de manière trop simple comme la « dernière année » du premier conflit mondial.

60 Les deux conjonctures guerrières de l'année 1918, sont radicalement distinctes l'une de l'autre. Elles dessinent en fait deux modalités opposées de « sortie de la guerre », qui à leur tour façonnent le discours combattant. En outre, ces phases antinomiques constituent une occasion exceptionnelle par l'analogie de leur cristallisation, selon que les soldats esquissent leur démobilisation au cœur d'un fiasco imaginé, puis d'une sortie de conflit glorieuse, imaginée d'abord, réalisée ensuite.

61 L'étude du discours des soldats, pendant ces deux phases, illustre que les conditions pénibles du combat ne suffisent pas en elles-mêmes pour faire s'effondrer le moral : c'est le combat inutile dont l'issue est la défaite probable, c'est l'incertitude sur le champ de bataille qui provoque la protestation. En revanche, les conditions matérielles sont oubliées lorsque les combats s'inscrivent dans une perspective de victoire. Ainsi sa perspective a-t-elle effacé la protestation combattante, pourtant si présente depuis avril 1917.

62 Cette *sortie* de la guerre ramène en outre à l'*entrée* de celle-ci. Le retour au mouvement et la perspective de victoire durant la deuxième moitié de 1918 font réapparaître les pivots sur lesquels reposait le discours dominant forgé dès 1914. Après quatre années de combats, un cycle se clôt, dont le point de départ fut la mobilisation de 1914, et le point d'arrivée l'été 1918.

63 Aux deux extrémités de cette séquence chronologique, les « pantalons rouges » et les soldats en « bleu horizon » apparaissent pleinement motivés pour remplir leur devoir, avec un moral solide. Lorsque le conflit s'est déclenché, le consentement aux objectifs de la guerre était total, on le sait⁴⁷. Ensuite, après la victoire de la Marne, celui-ci s'est cristallisé dans le sens d'une acceptation de sa prolongation⁴⁸. Or, à la fin de 1918, un processus du même ordre se produit : on observe le retour du consensus initial visant à poursuivre la guerre dans la perspective d'une victoire assurée.

64 De même, on constate que les valeurs de la « culture de guerre » retrouvent une présence forte dans le discours triomphal de 1918. En 1914, celles-ci étaient *en cours* de cristallisation, visant à justifier le sens de la guerre : il s'agissait de légitimer un événement – la victoire – qui ne se produirait que dans l'avenir. En revanche, après quatre ans de conflit, l'objectif est devenu *aboutissement*. Dans le contexte de la « remobilisation » de 1918, les thèmes de la culture de guerre sont convoqués à nouveau,

cette fois à travers un examen rétrospectif des événements. Les objectifs sont atteints : la civilisation est sauvée, le barbare est vaincu et les valeurs républicaines des soldats citoyens ont prouvé leur supériorité ; la Patrie, enfin, a été défendue avec succès. Tous ces objectifs pour lesquels les soldats se sont sacrifiés pendant quatre ans sont atteints. Cette réussite est la « leur », et elle est le fruit – ils en sont persuadés – de « leur » devoir accompli.

NOTES

1. Tract anonyme intitulé « 1918 ! ??? », S.I., Sans nom d'imprimerie, 1^{er} janvier 1918 in Charles et Aude Sowerwine, *Le mouvement ouvrier contre la guerre*, t. VII, Tracts et documents divers, Paris, EDHIS, 1985.
2. Pour les opérations militaires en détails de l'année 1918, voir l'ouvrage du Général Louis Koeltz, *La guerre de 1914-1918. Les opérations militaires*, Paris, Éditions Sirey, 1966, p. 485.
3. Une étude fondée sur les rapports de 1918 est celle de Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004. Cependant cette étude porte sur la deuxième période de l'année sans traiter les premiers six mois de l'année 1918.
4. Service Historique de la Défense [SHD], 16 N 1395, 63^e R.I, S.P 58, 5 mars 1918 [syntaxe et orthographe respectées, comme dans les autres documents cités].
5. *Ibid.*, 160^e R.I, 168^e D.I, Sondage du 23 mars 1918.
6. *Ibid.*, 348^e R.I, 52^e D.I, Secteur 99, 20 avril 1918.
7. *Ibid.*, 16^e R.I, 25^e D.I, Secteur postal 100, sondage du 27 mars 1918.
8. *Ibid.*, 305^e R.I, 63^e D.I.
9. Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18, Les Combattants des tranchées*, Armand Colin, 1986, p. 216.
10. SHD, *op. cit.*, 16 N 1395, 37^e R.I, 168^e D.I, 23 mars 1918.
11. *Ibid.*, 87^e R.I, 9^e Bataillon, Secteur 20 B, 26 mars 1918.
12. *Ibid.*, 234^e R.I, 68^e D.I, 7 mars 1918.
13. SHD, *op. cit.*, 87^e R.I, 9^e bataillon, 26 mars 1918, secteur 20 B.
14. *Ibid.*, 16^e R.I, 25^e D.I, secteur 100, sondage du 26 mars 1918.
15. SHD, *op. cit.*, 92^e R.I, 26^e D.I, secteur 216, 16 avril 1918.
16. *Ibid.*, 348^e R.I, 52^e D.I, secteur 99, 20 avril 1918.
17. *Ibid.*, 87^e R.I, 9^e Bataillon, secteur 20 B, 26 mars 1918.
18. SHD, *op. cit.*, 16 N carton 1396, 165^e R.I, 29 D.I, S.P 189, 3 juin 1918.
19. SHD, *op. cit.*, 348^e R.I, 52^e D.I, Secteur 99, 20 avril 1918.
20. *Ibid.*
21. Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Paris, Perrin, 1994, p. 385.
22. Général Louis Koeltz,, *op. cit.*, p. 485.
23. *Ibid.*, citation p. 497.
24. Les Allemands évacuent toute la région du Chemin des Dames et du massif de Saint-Gobain, et même, sous la pression exercée par les Alliés, toutes les zones occupées entre la Belgique et Verdun.
25. SHD, *op. cit.*, 16 N 1397, rapport du 25 au 31 août 1918.
26. SHD, *op. cit.*, rapport du 29 septembre 1918.
27. *Ibid.*, 301^e R. d'Artillerie Lourde, 1, 2, 3 Groupes, S.P 215, 23 août 1918.

28. *Ibid.*, sondage du 6 août 1918, 165° R.I, 29° D.I.
 29. SHD, *op. cit.*
 30. *Ibid.*, Rapport du 29 septembre 1918.
 31. *Ibid.*, Rapport du 22 septembre 1918.
 32. *Ibid.*
 33. *Ibid.*, rapport du 7 au 14 septembre 1918.
 34. SHD, *op. cit.*
 35. *Ibid.*, 219° Artillerie de compagnie, SP. 215, 16 octobre 1918.
 36. *Ibid.*, rapport du 29 septembre 1918.
 37. Voir aussi Bruno Cabanes, « La “guerre après la guerre” : détestation de l’ennemi et violence anti-allemandes chez les soldats français (1918-1920) », in Stéphanie Claisse et Thierry Lemoine (éds.), *Comment sortir de la Grande Guerre*, Paris, L’Harmattan, 2005.
 38. SHD, *op. cit.*, 16 N 1397, R. D.I Colonial, 10 D.I, SP 167, 10 septembre 1918.
 39. Sur les Américains pendant la Grande Guerre, voir, Laurence Stallings, *Les Sammies. L’histoire du corps expéditionnaire américain en France pendant la Première Guerre Mondiale (1917-1918)*, Paris, Stock, 1964. André Kaspi, *Le temps des Américains 1917-1918*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1976. De même, Robert B. Bruce, *A Fraternity of Arms*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003.
 40. *Ibid.*
 41. *Ibid.*
 42. SHD, *op. cit.*, sondage de 18 au 24 août 1918, rapport du 25 août 1918.
 43. *Ibid.*, 219° Artillerie de compagnie, SP. 215, 16 octobre 1918.
 44. *Ibid.*, rapport du 13 octobre 1918.
 45. SHD, *op. cit.*, 2° R. I Colonial, 15° DIC.SP. 173, 9 octobre 1918.
 46. *Ibid.*, rapport du 3 novembre 1918.
 47. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, « Violence et consentement : la “culture de guerre” du premier conflit mondial », in Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli (dirs.), *Pour une Histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 251-271. Voir aussi J-P Rioux et J-F Sirinelli, *14-18 retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000
 48. Jean-Jacques Becker, *L’année 14*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 221.
-

AUTEUR

GALIT HADDAD

EHESS/AMHOC